

JOURNAL DE GUERRE  
DE MAX JACOB

Articles critiques  
Hommages  
Enquêtes  
Comptes rendus

6

# LES CAHIERS MAX JACOB

REVUE DE CRITIQUE ET DE CRÉATION

Jean-Marc PONTIER  
Marie-Claire DURAND  
Antonio RODRIGUEZ  
Hélène HENRY  
Francis DEGUILLY  
Michel DEGUY  
Jean SÉNAC  
Hamid NACER-KHODJA  
Marc BONAN  
Henri MESCHONNIC  
Patricia SUSTRAC

AMJ

ASSOCIATION  
DES AMIS DE  
MAX JACOB

# UNE ONOMASTIQUE JACOBIENNE

## L'exemple du *Terrain Bouchaballe*

Marie-Claire DURAND GUIZIOU

**B**alzac affirme, dans son « Avant-propos » à la *Comédie humaine* (1842), que « le hasard est le plus grand romancier du monde : pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier ». Dans *Le Terrain Bouchaballe* (1923), Max Jacob va renouveler le thème du destin, de la fortune – en jouant sur l'ambivalence du terme – et donner à l'un de ses personnages le patronyme de Assard ; nom propre qui, mobilisé par les rapprochements homophoniques et paronymiques du texte, entrera en cooccurrence avec le nom commun « hasard ».

Cette opération insidieusement concertée dans un imaginaire romanesque qui transgresse le texte linéaire nous découvre le démiurge jacobien mettant en circulation une multiplicité de réseaux nominatifs où viennent se greffer anthroponymes, pseudonymes, toponymes, hydronymes et oronymes, tantôt empruntés, maquillés ou forgés, tantôt réels, ce qui lui permet de recadrer son récit dans un monde vraisemblable qui emprunte beaucoup à sa Bretagne natale<sup>1</sup>.

Revu à travers le prisme de l'onomastique, *Le Terrain Bouchaballe* nous révèle que l'auteur-onomaturge a créé un véritable système de nomination à l'aune de sa fiction, son décodage étant une gageure pour le lecteur.

Une étude exhaustive montrerait que Max Jacob puise tout autant dans le monde animal, végétal – floral et arboricole – qu'ailleurs pour établir le programme narratif de ses personnages. Nous en avons recensé cent cinq dans *Le*

*Terrain Bouchaballe* ; on dénombre ainsi des patronymes comme Leveau, Lelièvre, ou Dutilleul et Pommier, Goin, Videburette, Francisque Sarcey<sup>2</sup> ou encore la série des noms de famille suffixés en -ard comme Douillard, Grouillard<sup>3</sup>; ces noms propres ne révéleront leur motivation que dans le rapport étroit de sens qui s'instaure avec d'autres unités lexicales, à savoir les noms communs qui constituent la solide tissure textuelle. Grand « ciseleur de mots », Max Jacob se plaît à orchestrer des arrangements graphiques, acoustiques, voire cacophoniques pour ridiculiser tantôt un trait de caractère chez ses personnages, comme ce sera le cas pour le docteur *Brèche*, *bébé blond à binocle*, pour n'en citer qu'un exemple<sup>4</sup>, tantôt pour lui conférer une aura poétique au moyen d'un hypocoristique<sup>5</sup>.

Le monde de la nomination dans le roman jacobien n'est jamais laissé au hasard. Dans le roman qui nous occupe, le titre *Le Terrain Bouchaballe* est déjà porteur d'un anthroponyme motivé<sup>6</sup> ; cependant, dans le cadre restreint de cet article nous nous limiterons à l'étude d'un personnage emblématique, celui de Pancrasse<sup>7</sup>, dont la fortune ira de pair avec celle du personnage féminin cité plus haut : Mme Assard.

Pour mieux suivre le parcours de la création onomastique jacobienne – à partir du personnage de Pancrasse –, on rappellera brièvement l'intrigue de la fiction. Celle-ci se construit autour d'un conflit municipal, opposant le maire Lecourbe et son conseiller Pancrasse à d'autres notables de la ville de Guichen. L'histoire se situe en début du XX<sup>e</sup> siècle, à Quimper, travesti en Guichen désormais ville natale du narrateur, comme Quimper le fut pour Max Jacob qui en fera la chronique avec autant d'émotion que de causticité. L'affaire Bouchaballe se résume au legs du terrain que feu André Bouchaballe a fait à la municipalité ; le vœu du maire est d'y construire un théâtre, mais il se heurte à une forte opposition, en particulier celle du chanoine (qui agit dans l'ombre) et pour qui le théâtre est un lieu de perversion. Deux alternatives se posent : doit-on y construire un asile de vieillards (entendons résidence pour personnes du troisième âge) ou un théâtre avec un pont sur la rivière pour y permettre l'accès? Pancrasse en serait l'architecte officiel.

L'intrigue se corse lorsque Simonnot, le géologue, annonce que le sous-sol guichantais regorge de houille et qu'il conviendrait de l'exploiter pour enrichir la ville. Un dénouement cocasse, avec maints rebondissements – où se mêlent les jeux du hasard – rendra finalement le terrain Bouchaballe à ses héritiers, en l'occurrence à la seule héritière (par alliance), la veuve Assard, dame aux sept maris, avec qui Pancrasse convolera grâce à l'entremise de son cousin le chanoine. D'homme endetté, Pancrasse devient homme fortuné sans que la fortune lui sourie vraiment dans sa nouvelle situation sociale, et c'est bien ce qu'annonçait la prolepse de l'incipit: « Pancrasse s'est mésallié pour de l'argent ».

La présentation du personnage qui nous occupe est brièvement donnée en quatre mots clés, dans la partie liminaire du roman : débauche, mésalliance (mésallié), argent/fortune et malfaçon : « Pancrasse a commencé la débauche pour se con-soler de ses malfaçons en bâtiments [...] Il s'est mésallié pour de l'argent ».

L'espace romanesque du Terrain *Bouchaballe* est donc largement comblé par l'omniprésence de ce protagoniste qui est déjà annoncé dans la composition du roman<sup>8</sup>.

À propos de la création de ce caractère, il est bon de rappeler que l'auteur a repris le personnage de Pancrasse qu'il avait déjà créé dans la comédie du même nom (1910), avant la publication du roman, en opérant certes des modifications, mais ce qui nous a frappé, en comparant les deux personnages, c'est leur nom ou plutôt la graphie de leur nom. Alors que dans la comédie le patronyme s'orthographe Pancrace, ce qui, somme toute, est logique, dans la fiction l'auteur a choisi d'en donner une variante – celle de Pancrasse. Le choix de la nouvelle graphie n'est pas neutre, bien au contraire, il offre à l'auteur des potentialités nouvelles pour la construction du personnage.

Considérons la première page du roman : l'auteur y campe déjà les personnages principaux – à l'exception du Chanoine Domnère et de la Veuve Assard, pour lesquels le narrateur a recours à une nomination dilatoire – selon une présentation des plus traditionnelles, patronyme (avec ou sans prénom) précédé du titre de M., Mme ou Mlle, et suivi, pour ce qui est des hommes, de la profession ou du rôle social. Ce petit monde auquel il faudra ajouter le chanoine et Mme Assard constituent, avec le reste des personnages secondaires, le microcosme de Guichen, la ville natale du narrateur<sup>9</sup>, lequel nous annonce avec humour et causticité qu'il va en faire la chronique<sup>10</sup>.

Dès la partie liminaire de la fiction, on fait la connaissance du maire, M. Thomas Lecourbe<sup>11</sup> ; du géologue, M. Simonnot ; de M. Grouillard<sup>12</sup>, le journaliste et poète ; de M. Goin, le savant agriculteur ; de Mlle Gauvre, fiancée attitrée de Pancrasse ; de Lucie Cadénat, de Françoise et de « notre » Pancrasse.

Ce début du roman est déjà bien riche en détails onomastiques. Considérons la présentation de Pancrasse :

*Guillaume-Henri Pancrasse ne déchantait pas, conseiller municipal, ancien bedeau, entrepreneur de bâtisses, lorsque Lucie Cadénat le mixtionnait avec des saltimbanques [...] Pancrasse a commencé la débauche pour se consoler de ses malfaçons en bâtiments...*

Selon le modèle normatif qui prévaut pour M. Thomas Lecourbe, M. Simonnot et M. Grouillard, le patronyme de Pancrasse aurait dû être, lui aussi, précédé du titre

catégoriel de Monsieur. Il n'en est rien. Il ne recevra ce titre qu'à la page suivante, dans une phrase où le narrateur anticipe la fin du roman en nous annonçant que « Pancrasse s'est mésallié pour de l'argent (et qu') il écrit des Mémoires de sa vie agitée... »<sup>13</sup>. Notons au passage la circularité du roman qui va reprendre dans la clause les mêmes thèmes de la mésalliance et de l'argent – lisons fortune – évoqués dans l'incipit.

Cependant, alors que le premier indice onomastique semble bien véhiculer une valorisation du personnage en lui attribuant un prénom composé, Guillaume-Henri (Pancrasse)<sup>14</sup> – ce qui lui confère d'emblée une certaine consistance par rapport aux autres personnages –, le second indice (l'absence du titre catégoriel de M.) annule sur-le-champ cette nomination méliorative et rabaisse Pancrasse pour le situer au même niveau que Lucie Cadénat et Françoise. En effet, privées elles aussi du « Mlle », elles sont socialement dévalorisées par des allusions manifestes à leur légèreté<sup>15</sup>, voire à la débauche.

Des trois personnages féminins présentés dans l'incipit, seule Rose Gaufre se voit accorder le titre catégoriel de Mademoiselle. En refusant cette distinction aux deux autres jeunes femmes – Françoise et Lucie sont à l'occasion maîtresses respectivement du maire et du conseiller-architecte municipal –, le narrateur magnifie le personnage de Mlle Rose Gaufre et la cautionne dans sa légitimité, celle de fiancée officielle de Pancrasse, ainsi que dans son pouvoir sur les Guichantois et les Guichantoises. Car Gaufre, lingère de son état est, avant tout, l'usurière qui menace de faire un scandale à Guichen en publiant le registre où sont inscrits les noms de ses débiteurs (ou plutôt débitrices). Elle est, en particulier, la créancière du veuf Pancrasse qu'elle voudrait épouser, une façon comme une autre de retrouver un statut social privilégié, Pancrasse étant conseiller municipal et bientôt architecte officiel de Guichen.

Dans son désir d'ascension sociale, Rose Gaufre n'hésitera pas à faire face au Marquis de Reversy qui apprend que sa femme figure, elle aussi, sur le fameux registre de la créancière. Mlle Gaufre baissera toutefois le ton devant le personnage de Reversy dont la particule – de Reversy – lui rappelle qu'elle appartient à un autre monde bien plus prolétaire<sup>16</sup> :

*Bien qu'elle se vantât insolemment de ne pas ignorer les origines du pseudo-marquis, au contact de la particule, Mlle Gaufre se sentit devenir polie. (p. 213)*

Cependant, lorsque le marquis sollicite le registre pour y jeter un coup d'œil, elle répondra sans ambages que « le nom de Madame y est en toutes lettres, sans particule et avec un « i » (p. 214).

L'acte de re-nomination imposée par l'usurière à la femme du pseudo-marquis est extrapolable à une ablation. En inscrivant sur son registre le nom de la marquise amputé de sa particule et en changeant le « Y » (lettre connotant la noblesse) par un simple « i », Mlle Gaufre porte atteinte à l'intégrité – non pas physique – mais identitaire de la marquise et rabaisse Mme de Reversy au statut des communs des mortels guichantois.

Finalement, à force de vouloir brouiller tout le monde, (elle va se brouiller avec l'Évêché et prétendra semer la zizanie à Guichen en déchirant les couples inséparables), Rose Gaufre s'embrouille elle-même et le registre devient « le brouillard », ce qui fait sourire car ce mot-valise émerge de la collusion du patronyme Grouillard – nom du journaliste censé publier le registre dans le journal – et du verbe « brouiller » qui sort de la bouche de l'usurière<sup>17</sup>.

Mais revenons à Pancrasse. Un troisième indice textuel concernant ce personnage va semer la confusion et nous ramener à la case départ. En effet, nous apprenons quelques lignes plus loin que celui-ci ne possède pas seulement deux prénoms, outre son patronyme, mais bien quatre. C'est ainsi qu'on nous décline son état civil : Henri-Guillaume-Athanase-Victor-Pancrasse<sup>18</sup>. Cette surdétermination onomastique pose une nouvelle interrogation car aucun autre personnage du roman ne se voit affublé d'un tel cumul de prénoms. Faut-il voir dans ce surnombre une volonté de rehausser le personnage et lui donner un statut supérieur, ou serait-ce une forme de compensation à un état civil en manque ? Car, si le narrateur se complaît à dévoiler la surcharge nominative du personnage, il s'empresse tout autant de nous décliner le nombre de ses professions ou activités. On apprend ainsi que Pancrasse a été bedeau, commerçant en gros, en vins, clerc d'huissier, qu'il est conseiller municipal, entrepreneur de bâtisses puis architecte municipal<sup>19</sup>.

Nous verrons plus loin qu'à cette fonction mystificatrice du nom – qui cherche à leurrer le lecteur en lui donnant en surnombre ce qui est en réalité un manque – va trouver son contrepoint, lorsque le masque social du personnage sera ôté ; celui qui se vante d'être un personnage public sera précisément démystifié dans la révélation de son patronyme trop éloquent pour être neutre.

Ce que l'on peut d'ores et déjà affirmer, c'est que la construction onomastique du personnage de Pancrasse repose sur la polarité<sup>20</sup>. Pancrasse est un personnage double<sup>21</sup>. Cette ambivalence se confirme lorsque le narrateur révèle des traits de son caractère qu'il égrène dans l'alliance de mots :

*C'était un homme inquiet et insolent, humble et orgueilleux, silencieux et bruyant, cruel et bonasse, amateur de lit sinon vicieux et dévoré de remords (p. 57).*

La réponse à la question posée plus haut, au sujet d'une nomination hyperbolique, se trouve, sans nul doute, dans le choix de cette variante patronymique Pancrace-Pancrasse, qui renferme quelques clés comme nous allons le préciser.

Le nom de Pancrasse n'est-il pas lui-même un prénom? Notre protagoniste se retrouve ainsi prénommé par cinq noms (qui sont tous des prénoms). Le patronyme, qui cautionne la filiation paternelle, serait en réalité absent puisque le nom de Pancrasse n'est qu'un prénom reconverti en nom de famille. Cette série nominative surdéterminée cacherait-elle l'absence d'un père ? L'inférence est vite justifiée :

*Fils naturel d'une cuisinière [Pancrasse/il] hésita entre la charrue que l'Assistance publique lui offrait et la soutane de son cousin Donmère ; [il] fut clerc d'huissier et se maria avec une demoiselle Carent, fille d'un marbrier entrepreneur. Il fut bedeau... (p. 47).*

La bâtardise de Pancrasse lui sera d'ailleurs douloureusement rappelée par son ennemi juré, Simonnot, le géologue et architecte, et partant concurrent, lui-même fils de cuisinière, qui lui lancera en guise d'insulte : « Toi ! tu es fils naturel ! qui a jamais rencontré ton père ? » (p. 250). À un autre moment, le narrateur parlera d'un enfant trouvé (p. 260)<sup>22</sup>. Fils naturel, ou enfant trouvé, Pancrasse est donc un bâtard<sup>23</sup>. Or, on apprend que Guichen, aux dires de Larche, sa rivale<sup>24</sup>, serait une ville sale<sup>25</sup> et vicieuse qui regorge de bâtards : « Il y a autant de Le Bastard dans la ville qu'il y a de chiens sur la rue. » (p. 283).

Ici encore, c'est par le recours à l'onomastique que l'auteur nous révèle cette dépravation citadine, en encodant son message dans l'appellatif Le Bastard.

On soulignera le jeu de la fonction mystificatrice qu'exploite le narrateur pour donner au protagoniste un statut qui ne lui correspond pas et quand le masque tombe, lorsque le personnage apparaît dans sa nudité nominative, c'est la fonction démystifiante de son patronyme qui donne le contrepoint et rétablit l'équilibre.

Si la bourgeoisie guichantoise est largement visée dans les portraits esquissés par l'auteur dès le début du roman, l'Église n'est pas en reste. Derrière la série surchargée des prénoms de Pancrasse, on relève également l'allusion à la toute-puissante Église<sup>26</sup> représentée, dans la fiction, par le chanoine Donmère, ou par le métonyme de l'aumusse<sup>27</sup>. Or, ce chanoine est le cousin de Pancrasse. Ce serait donc l'Église qui aurait autorisé et favorisé ce cumul de prénoms pour occulter la naissance honteuse de celui que le chanoine a constitué son héritier<sup>28</sup> (p. 40). Cette même Église qui, par la voix du chanoine manipulateur<sup>29</sup>, va favoriser la promotion de Pancrasse d'entrepreneur de bâtisses à architecte municipal. C'est encore elle, grâce à l'art d'entremetteur du dignitaire de la cathédrale Saint Mathurin<sup>30</sup> que le veuf finira par épouser, non pas Mlle Gaufre, ce Gobeck féminin dont les yeux sont

comparés aux pièces de dix sous, mais bien la veuve Assard, Eugénie Torché de son nom de jeune fille.

Mais revenons une nouvelle fois à la graphie du patronyme de Pancrasse. Nous avons évoqué plus haut que Max Jacob a orthographié le nom de Pancrace, selon la norme, lors de son premier choix du personnage pour la Comédie du *Terrain Bouchaballe* écrite en 1910 et donc antérieure à la publication du roman (1923).

Comme chacun sait, le nom propre ne signifie jamais par lui-même mais dans l'ensemble des noms communs qui le remotivent dans l'univers romanesque. Or, dans les rapports textuels (syntaxiques, phonétiques, stylistiques et surtout sémantiques, voire sémiotiques) qui favorisent le glissement du nom propre au nom commun, on vérifie que, dans l'étymologie latine de Pancrasse /pancracio, ce sont les sèmes de force et de lutte qui définissent ce substantif. Extrapolée au nom propre qui fait sens dans le texte littéraire, cette valeur sémantique serait cautionnée par antiphrase, car Pancrasse, loin d'être un lutteur, est connu pour sa couardise et sa poltronnerie comme le rappelle la scène où il fut bâillonné par les saltimbanques pour avoir voulu séduire Lucie Cadénat (p. 76), ou encore celle où il va rendre visite à l'ingénieur de prestige Ausserveux, pour recevoir quelques conseils :

*Ainsi il se rendit chez l'ingénieur pareil à une crinoline, pareil à un précepteur suisse, pareil à un financier véreux, pareil à une chaise de porteur, pareil à un ogre<sup>31</sup>, pareil à un ange. » (p. 5↓).*

Pour en revenir au choix de la graphie dans l'anthroponyme de Pancrasse, il semble bien que Max Jacob ait opéré ce remaniement syllabique pour disséminer dans le roman, sous une forme paragrammatique, les sèmes de « crasse » encodés dans le nom du protagoniste *Pan crasse* « tout en crasse ». Dans la fiction où le nom propre devient signe et accueille les composants sémiotiques dispersés dans la combinatoire du texte, l'auteur va favoriser la lecture homophonique et proposer, dans la décomposition du nom *pan crasse*, deux nouvelles lexies où affleure le mot clef : *crasse*. Cette lecture sémiotique qu'éclaircit de nouvelles isotopies textuelles découvre un premier réseau lexical de noms et d'adjectifs suffixés en -asse/ace qui apparaissent toujours en cooccurrence avec le nom du personnage. On vérifie ainsi que la série nominative intégrée par *masse*<sup>32</sup>, *bonasse*<sup>33</sup>, *coriace*<sup>34</sup>, *limace*<sup>35</sup>, voire *terrasse*<sup>36</sup>, se constitue pour compléter, selon une désignation indirecte, le programme descriptif-narratif du personnage.

La deuxième isotopie accueille le champ sémantique de « la crasse » qui se construit dans deux directions : la première dans le sens propre du terme : la saleté, et la seconde dans le sens connoté d'impureté, de vice, de débauche ou de péché,



termes récurrents dans le texte et associés à la ville de Guichen mais surtout aux personnages de Pancrasse et de son cousin le chanoine<sup>37</sup>. N'oublions pas que Pancrasse a dû abandonner sa fonction de bedeau à cause des vols commis à l'Église<sup>38</sup> et qu'il est bien connu à Guichen pour ses infidélités et sa vanité.

Par ailleurs, le thème de l'impureté et du vice est rattaché à un élément chromatique, le vert. Mais le mot « péché » affleure aussi, par association homonymique, dans les noms communs « pêcher », « pêches », et par le biais du matériau onomastique, tantôt par antiphrase, Mlle Le Noble (la chaste Angèle qui n'est pas une sainte, et qui est empêtrée dans l'affaire des pêches volées dans le jardin de l'École Normale), tantôt par nomination indirecte, voire par métonymie : ainsi M. Pommier, appelé Pommier jeune renvoie à la pomme, au péché originel – ce qui ne peut surprendre lorsque l'on sait que le terrain Bouchaballe est un verger de pommiers et que le pommier, rappellera le narrateur, est une plante vénéneuse (p. 122). Le narrateur fera allusion, un peu plus loin, au « pommier de la rue Verte » (p. 123)<sup>39</sup>.

Quant au thème de la crasse dans son sens dénotatif et littéral, un détail vestimentaire est symptomatiquement évoqué : le gilet de Pancrasse dont il semble qu'il ne s'en défasse jamais. Ne prononcera-t-il pas cette boutade – lapsus révélateur – au sujet de son propre gilet souillé : « On ne quitte pas son maire comme un gilet de flanelle sale, Ah ! Ah ! Ah ! dit Pancrasse » (p. 215).

Pour sa part, Rose Gaufre, sa fiancée, va privilégier les insultes porcines telles que « gros pourceau », ou « gros morceau de lard de porc » à son endroit<sup>40</sup>, métaphores dévalorisantes qui marquent la régression du personnage de l'humain à l'animal par le biais de la saleté. La noirceur du personnage est ailleurs exprimée dans « paquet de suif », insulte lancée à Pancrasse par les saltimbanques de la foire de Guichen, expression que le narrateur jugera par ailleurs ironiquement « bien à propos » (p. 77).

Quant à la notion de péché, associé à la couleur verte<sup>41</sup>, quel rapport, dira-t-on, avec notre personnage ? On se souviendra du gilet souillé que Pancrasse porte en permanence, or ce gilet est de couleur verte (p. 74) ; on apprend de surcroît que « M. l'Architecte municipal, notre ami Pancrasse »<sup>42</sup> porte un monocle en verre (jeu homophonique et évident clin d'œil de connivence de Max Jacob porteur d'un monocle, à ses lecteurs).

L'élément chromatique s'avère d'autant plus pertinent qu'on le retrouve dans la composition de noms de lieux et de rues mal famées de Guichen. Ainsi, l'Hôtel de la Croix verte est l'endroit où Françoise aurait perdu sa virginité, tandis que la rue Verte est la rue des maisons closes et de la prostitution. Même le terrain Bouchaballe est « sis entre la rivière et la rue Verte », nous y reviendrons.

Et c'est encore dans le rapport avec la « crasse » que va se décider le choix de la future épouse de Pancrasse. En effet, pourquoi Pancrasse choisira-t-il Assard au lieu de Gaufre ? Certes, l'argent apparaît comme un facteur décisif, mais l'usurière n'est pas pauvre et Assard vient de recevoir l'héritage Bouchaballe. En outre, ce serait compter sans le mot « crasse » qui anticipe, dès le début du roman, tout le programme narratif de la fiction : « Or, les capacités d'Eugénie (Torché, Mme Assard), en la montrant comme la source d'une fortune, changèrent ses regards – ceux de Pancrasse – et ses pensées. Le divorce, la *crasse*, les caprices du cœur... »<sup>43</sup>.

Cette entaille morphologique qui ampute le patronyme de Pancrasse apparaît comme l'élément textuel qui rattache Henri-Guillaume-Athanase-Victor Pancrasse à Eugénie Torché, que le narrateur nommera toujours d'après le nom de son premier mari, bien qu'elle en ait eu sept : « Conservons-lui ce nom [Assard] comme l'ont fait les Guichantois », dira-t-il.

Par ailleurs, on apprend que la veuve aux sept maris, une pouilleuse sans le sous, possède un porte-monnaie. Le détail ne serait pas pertinent si l'on ne nous précisait que ce porte-monnaie est « crasseux » (p. 269). C'est là la marque indélébile de sa propriétaire et Pancrasse lui-même en est parfaitement conscient : à propos du énième mari d'Eugénie Torché (Veuve Assard), il commentera non sans mépris qu'« elle l'installera dans la crasse » (p. 276).

Enfin, rappelons que, pour le chanoine, la veuve Assard reste la « petite crasseuse » (p. 264) ; mais c'est bien cette « sale » personne qui, du jour au lendemain, devient, grâce au jeu du hasard – le texte parle de la « loterie de sa vie »<sup>44</sup> –, l'héritière du célèbre terrain Bouchaballe, en réalité un verger de pommiers.

Cette union du couple Pancrasse/Assard n'était-elle pas déjà anticipée dans la menace de Simonnot, qui parle de « décrasser les héritiers : « Les héritiers ! dit Simonnot, je les décrasserai ! on verra si le charbon restera en friche ! » (p. 255).

Contrairement à Mlle Rose Gaufre qui fleure la propreté, c'est donc la « petite crasseuse » – Eugénie Torché, celle qui a « le génie du divorce » (p. 263) dira l'abbé Davant au chanoine, dans un calembour forcé – qui épousera Pancrasse grâce à l'entremise du chanoine : « L'opulence pour cette engeance », dira celui-ci (p. 311), résumant dans cette phrase lapidaire que la crasse est largement compensée par la fortune de l'élue.

Nous avons évoqué plus haut la frénésie des Guichantois pour une reconnaissance sociale qui flatterait leur orgueil. Ni Pancrasse, ni Eugénie Torché n'échappent à cet acte de vanité. Pancrasse se vantera d'avoir un profil Bourbon<sup>45</sup>, le chanoine lui trouve une intelligence aristocratique (p. 264), la veuve Assard, l'Eugénie dont le prénom signifie « de noble race » –, aspire, elle aussi, à faire par-

tie de l'aristocratie : « J'avais mis ma tête à l'envers avec des idées de noblesse. » (p. 302) D'ailleurs, le chanoine, qui apprend la nouvelle de sa fortune, commentera qu'elle a fait une héritage royal (p. 311).

Il est intéressant de noter que la nomination dilatoire concernant le personnage d'Eugénie Torché (Mme Assard), que nous avons évoqué plus haut, permet au narrateur de leurrer son lecteur en lui donnant, dès l'incipit, le nom de la fiancée officielle de Pancrasse, Mlle Rose Gaufre. Cette fausse piste peut toutefois être contournée pour peu que le lecteur prête attention aux indices textuels qui prennent en compte le matériau onomastique disséminé au fil des pages. Peu à peu, on apprend que l'incompatibilité entre Gaufre et Pancrasse ne résidait pas dans le problème d'argent, mais bien dans le problème de la crasse, car Gaufre, lingère de son métier en est déjà l'antonymie. Le texte fait d'ailleurs plusieurs fois allusion à sa propreté. On nous signale qu'« un peignoir en morceaux toujours propre, de gris différents, suffit à l'intérieur de Mlle Gaufre » (p. 201). Que le maire, en visite chez Rose Gaufre, s'excusera, craignant de salir son plancher<sup>46</sup>. Même Mme Madu, la femme du trésorier général, venue elle aussi emprunter de l'argent à l'usurière évoquera le côté immaculé de la lingère lorsqu'elle était encore enfant. C'est le nom de « *proprette* » qui est alors évoqué.

Or, ce terme de « *proprette* » interpelle le nom propre de *Gaufrette*, hypocoristique favori de Pancrasse lorsqu'il tente d'amadouer son irascible fiancée<sup>47</sup>. Si tout hypocoristique est, par essence, euphrique dans sa connotation, la valeur affective-méliorative est, ici, totalement annulée dès lors qu'on apprend que Mlle Gaufre est connue à Guichen sous le sobriquet de « la friture ».

De sorte que, contrairement aux horizons d'attente du lecteur, le diminutif de « *proprette* » s'interprète dans l'antiphrase par rapport à « *crasse* » et s'aligne sur le réseau isotopique de noms suffixés en *-ette* où *Gaufrette* appelle *biquette*<sup>48</sup>, *voilette*<sup>49</sup>, *coquette*<sup>50</sup>, voire *billetes*...<sup>51</sup>, tous en co-référence avec la *proprette* lingère.

On pourrait clore cette série péjorative en y ajoutant un autre patronyme, celui d'une certaine Mme Nachette<sup>52</sup> qui, s'il n'est en cooccurrence directe avec Gaufre, n'en apparaît pas moins dans le cercle Assard/Pancrasse. Nachette l'entremetteuse, accompagnée de la cartomancienne Mme Leveau, viendra voir tirer les cartes – le tarot<sup>53</sup> – chez l'ancienne cordonnère, c'est-à-dire l'héritière Bouchaballe, pour lui trouver un mari ; la cupidité de Nachette la situe dès lors sur le même paradigme que *Gaufrette*, Rose Gaufre car Nachette et Leveau lui feront tourner la tête avec des ancêtres nobles, voire royaux, figurant dans une généalogie inventée de toute pièce par la pythie guichantoise<sup>54</sup>.

À propos du sobriquet de *Gaufrette*, on signalera que l'auteur, non content de composer avec les séquences associatives, va filer la métaphore en glissant un

troisième élément, celui des alvéoles (*in absentia*), dont les sèmes entrent dans la composition de « gaufre » et « gaufrette », mais aussi de ruche<sup>55</sup>. La gaufre et la gaufrette fleurent, comme chacun sait, la pâtisserie de foire qui sent désagréablement la friture, ce qui explique le choix approprié du sobriquet de Rose Gaufre.

Le glissement catégoriel du nom propre Gaufre au nom de la pâtisserie alvéolée (gaufre et gaufrette) reconduit ainsi la métaphore et, grâce au relais des alvéoles, fait émerger le terme « ruche ». Or, ce mot est explicite dans le texte à propos d'un détail de la toilette de Mlle Gaufre. En effet, lorsqu'elle sort dans la rue, Rose Gaufre porte un manteau court aux « larges manches bordées d'une ruche de drap » (p. 201). Le mot « ruche » étant ici entendu dans le sens d'étoffe, par analogie de forme avec la cire de ruche, elle aussi, alvéolée. (Notons par ailleurs que la seconde acception de « gaufre » est « gâteau de cire des abeilles »)<sup>56</sup>.

Le mot « ruche », par un de ces méandres textuels que dessine insidieusement le narrateur dans son parcours narratif, mobilise, dans le champ sémantique de la toilette féminine, le substantif tulle (*in absentia*). Car la ruche, nous dit le dictionnaire, est, par analogie de forme avec la gaufre de cire, une bande étroite plissée ou froncée – de tulle (ou de dentelle) – qui servait d'ornement. Le glissement qui s'opère une fois du plus du nom commun au nom propre va faire émerger le toponyme de Tulle, ville où le père de Mlle Gaufre a été receveur (encore l'argent !), puis a fait faillite, raison pour laquelle « Rose Gaufre prête, pour réparer chez elle les effets de cette mauvaise fortune, de l'argent aux dames à l'insu de leurs maris » (p. 201)<sup>57</sup>.

C'est dans la polysémie du mot « fortune » que le lecteur est amené à comprendre pourquoi Rose Gaufre, cette femme qui parviendra à amasser une certaine fortune (usure oblige), reste marquée par le destin, c'est-à-dire la mauvaise fortune (elle avouera elle-même qu'elle aimerait mieux avoir un mari que de tenir son registre de comptes<sup>58</sup>). Celle qui jurait à Pancrasse qu'elle n'allait pas se marier au hasard<sup>59</sup> perdra « son » architecte municipal qui lui préférera une femme rencontrée précisément dans un moment de hasard<sup>60</sup> et qui, comble du destin, est connue sous le patronyme de As(s)ard ; elle aura de plus la chance de recevoir la fortune de feu André Bouchaballe.

Le narrateur railleur qui au fil de sa chronique finit par faire adhérer son lecteur au microcosme guichantois le prend une dernière fois à partie, pour lui révéler que c'est bien dans le programme du NOM – véritable boîte de Pandore d'où sort le couple Pancrasse-Assard – que la fiction révèle son énigme avec humour et cocasserie.

*Humbles et bons Guichantois, vous qui savez comment s'entrelacent les dernières aventures d'une sournoise cordonnière et celles du terrain, vous rirez d'aise ici devant son nom, non pas de surprise.*<sup>61</sup>

Nous terminerons ce parcours onomastique du *Terrain Bouchaballe* en rappelant que cette analyse n'a fait qu'effleurer la complexité du système des noms dans la fiction et qu'une étude bien plus approfondie, à l'instar des travaux menés sur les noms dans *La Recherche* de Proust, prouverait que Max Jacob s'est constitué, lui aussi, romancier onomatourge en renouant avec l'intérêt cratylien de la langue qui sous sa plume enjouée ne cesse de nous déconcerter et de nous ravir.

## NOTES

<sup>1</sup> Cependant, force est de constater que le système des noms créé par l'auteur dans le roman ne puise pas dans le fonds breton à l'exception du nom de la ville de Guichen, toponyme attesté, situé en Ile et Vilaine et du patronyme de Treffiagat reconverti à partir d'un toponyme finistérien ; pour ce dernier, nous pensons que le choix du toponyme-anthroponyme s'explique plus pour ses sonorités que pour sa valeur étymologique que nous avons nonobstant vérifiée (Teffiagat < Treb (vieux breton) < Tref (moyen breton) – Treffiagat a pour éponyme et patron Saint Riagat).

<sup>2</sup> L'inspecteur d'Académie sera surnommé Francis. Rappelons que le nom commun « francisque » fut l'emblème du gouvernement de Vichy, représentant une hache de guerre. Or, la ville de Vichy est, dans le texte, le lieu où le maire Lecourbe ira rejoindre sa maîtresse, ce qu'il confesse lui-même : « - Eh bien ! oui, j'ai à Vichy une femme que j'aime, n'en déplaise aux... », p. 204.

<sup>3</sup> On n'en relève pas moins d'une dizaine.

<sup>4</sup> Ce goût pour jongler avec les sonorités et les graphies des anthroponymes qui, dans leur collusion, forgent de nouvelles lexies et provoquent des effets cocasses, n'est pas exclusif de ce roman ; c'est un art dans lequel Max Jacob a toujours excellé, tous ses ouvrages en témoignent. En guise d'exemple, relisons un extrait du poème « Périgal-Nohor » (*Le Laboratoire central*, 1960, p. 95) : Madame Adamensaur/Couleur de hareng-saur/Madame Mirabeau, Madame Mirabelle/Nabuchodonosaur, mère du roi, disait-elle.

<sup>5</sup> « Le héros doit être exotique : un nom peut contenir tant de poésie. Mais d'abord le caractère... », *Le Roi de Boétie* (1921, p. 187).

Lorsque le nom lui-même n'est pas expressivement poétique, c'est l'hypocoristique qui vient compenser ce manque. Ainsi, le maire Thomas Lecourbe appellera Françoise son « liseron parfumé ».

<sup>6</sup> André Bouchaballe, le donateur du célèbre terrain à la municipalité de sa ville était, en effet marchand de bouchons (p. 275). Pancrasse qui aura été marchand de vins en gros reste, dans un premier temps, associé au testateur par le relais de la profession ; d'autres éléments textuels, dont la moue caractéristique de la bouche de Pancrasse et son avidité, vont rapprocher les deux personnages. Si feu André Bouchaballe est décédé dans le roman, son nom, mille fois répété, lui redonne vie ; Pancrasse, pour sa part, est le personnage qui assurera toute la cohérence du roman par le fil conducteur de son patronyme.

<sup>7</sup> Dans le Livre I, intitulé « Le maire, le chanoine et l'architecte ».

<sup>8</sup> Max Jacob découpe, en effet, sa fiction en trois Livres dont les intitulés font allusion d'une manière

directe ou indirecte au personnage de Pancrasse, de même qu'il le met en scène dans les différents chapitres des trois Livres.

<sup>9</sup> L'auteur a situé le microcosme de Guichen à la confluence de la Tille et du Jet, comme sa ville natale Quimper, dont le nom signifie « confluence » en breton.

<sup>10</sup> Signalons que Max Jacob avait annoté sur son roman qu'il avait adressé à la bibliothèque de Quimper : « à ne pas donner à lire aux Quimpérois », c'est dire si le ton de « la chronique » était railleur.

<sup>11</sup> Qui recevra le quolibet de « père et maire ».

<sup>12</sup> Bon nombre de patronymes de personnages masculins sont suffixés en -ard tel celui de Grouillard que nous avons déjà nommé, mais aussi ceux de cette kyrielle de personnages secondaires : Trottard, Thénard, Ponchard, Bidart, Letoquard, Douillard, etc. ; même Madame de la Chafrie s'appelle en réalité Jeanne de Grondars. Ainsi se consolide la série nominative qui culmine avec le patronyme de la veuve Assard -dont la nomination est, rappelons-le, différée- que le protagoniste finira par épouser.

<sup>13</sup> On nous donne donc à lire que le veuf Pancrasse ne s'est pas encore définitivement établi dans la société guichantoise, il le sera lorsqu'il se mariera -avec la veuve Assard- même si ce mariage est une mésalliance, le narrateur lui accordera le titre de « Monsieur ».

<sup>14</sup> Peut-être est-il intéressant de remarquer que, dans l'incipit, la graphie /G/ (de Guillaume, le premier prénom de Pancrasse) est à considérer comme une graphie liminaire d'une série de noms propres où viennent se greffer les noms de Guichen, Grouillard, Guichantois, Gaufre, Guillaume, Goin, Grecs. Un nombre excessif de noms porteurs de la lettre capitale /G/ dans une séquence aussi courte pour être anodin.

<sup>15</sup> C'est l'allusion à la jupe de Françoise et aux saltimbanques associés au nom de Lucie qui caractérisent ces deux personnages féminins dans l'incipit et souligne déjà leur mauvaise réputation.

<sup>16</sup> La situation est d'autant plus cocasse que le personnage en question n'est pas plus noble que la pauvre lingère : « M. de Reversy a fini par se croire le titre de marquis parce qu'il s'applique à en jouer le rôle » (p. 171). Tous les personnages du Terrain Bouchaballe sont pris d'une frénésie de reconnaissance sociale pour mieux s'affirmer dans ce microcosme guichantois.

<sup>17</sup> « -Si on retire la bâtisse à ceux qui me doivent de la monnaie, je donne mon registre à Grouillard et je paierai pour qu'il le publie en tête du journal ... » (p. 208) « -Vous vous brouillerez avec l'Évêché / L'Évêque n'est pas le bon Dieu » (p. 215) - « Ah bien ! emportez mon brouillard ! [...] Je ne vois pas le mal qu'il y a à vous donner mon brouillard pour la bonne raison que le grand livre est en sûreté. » (p. 215)

<sup>18</sup> Nous n'avons pas voulu nous étendre sur une possible analyse de l'étymologie ou fausse étymologie qui affleure dans les prénoms cités, mais on ne peut manquer de sourire en vérifiant que Pancrasse se trouve un profil Bourbon (Henri est un prénom de roi de France, dans la ligne des Bourbons), qu'Athanase connote l'immortalité et Victor la victoire, ce qui par antiphrase serait en rapport avec notre personnage.

<sup>19</sup> Déjà l'incipit nous anticipait qu'il était un architecte de pacotille : « Pancrasse a commencé la débauche pour se consoler de ses malfaçons en bâtiments ».

<sup>20</sup> Le texte est d'ailleurs surchargé de polarisations.

<sup>21</sup> Elle se confirme dans la dichotomie haut/bas qui s'exprime dans un rapport avec le personnage : Les saltimbanques venus lui infliger une belle tournée signaleront avec mépris « ce mec de la haute » (p.76) , tandis que l'on apprend à la même page que « le chantier Pancrasse est bas dans sa vigne ». Parallèlement, Tomas Lecourbe recevra le quolibet de « père et maire », le chanoine cachera sous son aumusse sa grande hypocrisie, le marquis de Reversy n'est qu'un pseudo-marquis et Mme de la Chafrie s'appelle en réalité Jeanne de Grondars.

<sup>22</sup> « Admettra-t-il (le jugement) qu'une cordonnière plus tard ait deviné derrière un enfant trouvé

comme Pancrasse le futur architecte guichantois ? » (p. 260)

<sup>23</sup> Max Jacob qui, à l'instar de Proust a pratiqué la « contamination » (emprunt de plusieurs traits de caractères à des personnages variés pour les refondre dans un seul personnage), aurait, paraît-il glissé la confiance qu'il avait même pensé à son contemporain Guillaume Apollinaire, fils adultérin comme chacun sait, pour créer son personnage de Pancrasse. Reste que l'intertexte littéraire qui renvoie aux héros pancrasiens de Furetière (*Le Roman bourgeois*) et de Molière (*Le Mariage forcé*) n'est pas à écarter. Cf. Hélène Henry, « Bouchaballe de ma jeunesse ou la grande tentation de Max Jacob » dans *Centre de Recherche Max Jacob*, n° 9, 1987, p. 59.

<sup>24</sup> Du moins c'est ce qu'en dit sa rivale, la ville de Larche, qui n'est qu'une sous-préfecture, alors que Guichen (alias Quimper) est une préfecture : « Larche n'est qu'une sous-préfecture, mais elle est bien connue même à Paris pour ses fabriques et ses universités. Larche accuse Guichen d'être une vieille vicieuse, de ne pas tenir compte des règles de propreté. » (p. 21)

<sup>25</sup> Retenons le terme « sale » sur lequel nous reviendrons un peu plus loin.

<sup>26</sup> D'origine juive, Max Jacob, converti au catholicisme (il reçoit le baptême en 1915), se retirera à plusieurs reprises à l'abbaye de Saint-Benoît où il se tient volontairement à l'écart de la vie libertine qu'il mène à Paris. Mais à l'époque où il rédige *Le Terrain Bouchaballe*, sa verve excelle pour dénoncer, dans ses écrits, l'hypocrisie des évêques, chanoines ou prêtres, ainsi que celle des bourgeois d'une société dont il connaît les travers. Ce sont ces travers que l'on retrouve ici dans le portrait du chanoine, mais aussi de Pancrasse.

Dans une lettre datée du 2 décembre 1923, M. Jacob écrit à J. Cocteau : « L'Église me fait l'honneur d'être *scandalisée* par Bouchaballe. 'Un nouveau converti, dit-on, devrait être plus...' », dans *Max Jacob Jean Cocteau correspondance 1917-1944*, texte établi par Anne Kimball, 2000, p. 173.

<sup>27</sup> Rappelons que l'aumusse est la fourrure que les chanoines et les chantres portaient sur le bras en allant à l'office ; en tant que métonymie cette fourrure renvoie bien sûr au chanoine mais aussi au symbole du clergé et à toutes ses prébendes.

<sup>28</sup> C'est ainsi que Pancrasse reçoit la double protection du sang et de l'aumusse, nous rappelle le texte.

<sup>29</sup> On lira à ce sujet l'article très éclairant de Moïse Black, « Max Jacob mystificateur, l'abbé Domnère manipulateur » dans *Centre de Recherche Max Jacob n° 9*, 1987, p. 17-41.

<sup>30</sup> Clin d'œil à la cathédrale Saint-Corentin de Quimper ; l'auteur maquille le matériau onomastique et en dispose à son gré pour brouiller les pistes.

<sup>31</sup> Retenons tout particulièrement le terme « ogre » qui aura son pendant chez la veuve Assard, sa future épouse, que le chanoine qualifie d'« ogresse de maris » (p. 311) ; les deux substantifs ogresse renvoient à l'avidité, à la voracité des futurs époux à la « bouche qui avale », prononcé « bouchavale », de sorte que les deux personnages sont liés au nom de Bouchaballe bien avant que la veuve Assard (Eugénie Torché) ne reçoive l'héritage du terrain.

<sup>32</sup> Allusion à son ancienne activité de clerc d'huissier, p. 45.

<sup>33</sup> Allusion à un trait de caractère qui s'oppose à coriace et souligne chez Pancrasse cette duplicité dans le personnage (p. 57). L'adjectif coriace qualifiera également la veuve Assard (p. 293).

<sup>34</sup> En cooccurrence avec « bonasse », (p. 222), voir plus haut.

<sup>35</sup> L'insulte est d'autant plus méprisante qu'elle est répétitive et prononcée par Mlle Goufre (p. 214 et 221).

<sup>36</sup> La terrasse du café Prosper, haut lieu de la causerie guichantoise où se concoctent les plus beaux conflits et s'échangent les plus belles médisances.

<sup>37</sup> Les apartés que Max Jacob met dans la bouche de son narrateur sont d'une causticité sans pareil : « Que le chanoine me pardonne de mettre encore son nom près de ceux de l'impureté... » (p. 122).

<sup>38</sup> Pancrasse volait l'Église qui a les moyens d'être volée ! Pancrasse volait les pauvres qui sont toujours volés plus que les riches ! (p. 47)

<sup>39</sup> Nous ne pouvons résister à donner la citation intégrale car le jeu verbal et l'humour y sont exquis : « Le bras puissant du chanoine a fermé l'ignoble « Pif d'azur », mais après l'Archange le pommier est toujours dans les jardins célestes, cette plante vénéneuse ; les époux Podor firent du n°4 de la rue Verte le pommier que je dis. Dans quelles incohérences me jette l'amour des images ; rue Verte ! Paradis ! Voilà bien tes coups, littérature ! Que va-t-on penser de ma moralité ? Et quoi ? je le proclame ; je suis pour la vertu, je suis pour le chanoine, même pour la classique courtisane victime. Donc, si je m'embrouille dans les métaphores, qu'on accuse l'écrivain de maladresse et non l'homme d'irrespect. Et toi, voyageur, séduit par la candeur des Guichantois et nos cascades de verdure, si tu nommas d'un nom trop poétique ma ville natale, c'est que tu ignorais le pommier de la rue Verte. D'ailleurs, n'y avait-il pas de mauvaises herbes au Paradis ? On n'imagine pas le serpent dans le lys ».

<sup>40</sup> p. 208, p. 217, p. 220, p. 222.

<sup>41</sup> Toujours dans la polarisation car le vert renvoie à « l'écrin de verdure » qu'est la bucolique Guichen avec ses cascades verdoyantes.

<sup>42</sup> Soulignons la majuscule attachée à Architecte ; le narrateur ne perd aucune occasion pour tourner en dérision « l'ami Pancrasse », p. 74.

<sup>43</sup> C'est nous qui soulignons (p. 266).

<sup>44</sup> « Qu'une ouvrière assez déplaisante en somme eût, à la loterie de la vie, gagné le terrain Bouchaballe... » (p. 299).

<sup>45</sup> Nous avons indiqué ailleurs que l'un des prénoms de Pancrasse, Henri, n'était peut-être pas sans rapport avec la lignée royale de Bourbons. Mais il est peut-être aussi construit à partir des Oh ! Ah ! de Pancrasse qui rit de toute chose et qui EN RI (T) toujours.

<sup>46</sup> « J'hésite à marcher sur votre plancher ; nous allons le salir, dit Lecourbe... » (p. 218).

<sup>47</sup> Le nom de Gaufrette est employé par Mme Madu et surtout par Pancrasse .

<sup>48</sup> « biquette » devient une insulte dans la bouche du marquis de Reversy qui s'adresse à Rose Gaufre : « Dans ma carrière, j'ai brossé des biquettes moins aimables que vous... » (p. 212).

<sup>49</sup> « voilette » apparemment neutre se charge de sèmes contextuels dépréciatifs dès lors qu'on apprend que la voilette de Gaufre lui sert pour cacher un visage cruel et aimable (p. 201).

<sup>50</sup> « coquette » c'est dans son sens privatif (ne pas être coquette) que l'adjectif doit être entendu, puisque il reprochera à Gaufre de ne pas être coquette : « Au lieu d'être gentille et coquette comme une fiancée, vous pensez aux honneurs » (p. 211).

<sup>51</sup> Dans cette même série dévalorisante s'insère le mot *billetes* employé sous la forme privative (ce ne sont pas des billetes) et prononcé par Pancrasse au sujet du « matrimonium » avec Gaufre, mariage qu'il ne cesse de différer (p. 218).

<sup>52</sup> Nachette, que le lecteur associe à hachette ou machette lorsqu'il apprend que ce vilain personnage préparait naguère des mariages et que « celui qu'elle avait fait à Paris, pour elle-même, avait tué le pauvre Nachette » (p. 298).

<sup>53</sup> Signalons que la décomposition syllabique du patronyme de AS-SA-RD, fait ressortir la carte de la bonne fortune qui va changer la vie de la veuve Assard : l'as. Or, cet AS est double, si on tient compte du chiasme syllabique dans le nom de l'héritière.

<sup>54</sup> p. 300 *et sq.*

<sup>55</sup> Faut-il préciser que la gaufre est une pâtisserie de pâte légère cuite entre deux plaques alvéolées et que la gaufrette est un biscuit sec, alvéolé.

<sup>56</sup> Nous retrouvons le mot *ruche* associé au péché dans la bouche du chanoine qui parle de maisons où grouillent des pécheresses : « Cette ville est ensorcelée, monsieur le vicaire. Thomas Lecourbe s'acharne à son théâtre ! Pense-t-il que j'aie démolie des ruches de créatures abjectes pour tolérer par sa fringale de couplets et de pailons un foyer en perdition ! Le vice est plus terrible lorsqu'il se pavane sous des voûtes dorées. » (p. 49)



<sup>57</sup> Le toponyme Tulle a donc été choisi en fonction d'une chaîne de significations où les unités lexicales ont été subtilement embrouillées, ce qui se pose comme une gageure pour le lecteur qui doit les décrypter.

<sup>58</sup> « Toute la ville sur mon registre de comptes. Ah ! je ne dis pas que je n'aimerais pas mieux un mari. » (p. 204).

<sup>59</sup> « Je ne vois pas le mal qu'il y a à parler contrat puisque vous avez parlé mariage le premier ; je ne vais pas me marier au hasard : ce serait à douter de tout ! » (p. 221).

<sup>60</sup> La première rencontre entre Eugénie Touchet (plus tard Assard) et Pancrasse s'est faite sous le signe du hasard. « Heureux temps encore celui, où, lors d'une rencontre de hasard, l'ouvrière et M. l'Architecte aimaient à mettre tout le passé entre un sourire de connivence et un clin d'œil, heureux temps... » (p. 270).

<sup>61</sup> C'est nous qui soulignons (p. 259).